

**Claude Bleton**

## **Passages nuageux**

13 janvier 1993

Le spectacle de la joie est inépuisable, comme celui des vagues qui déferlent sur la plage. Je regarde par la fenêtre mes filles qui gambadent dans l'eau en criant et sautant. Ces va et vient, ces gestes sans suite, c'est une contemplation dont je ne peux me lasser, et je dois m'arracher comme d'une hypnose pour retourner à ma table de travail.

14 janvier

L'écriture de Carmen Martín Gaité est à mi-chemin entre la narration et l'essai. C'est très difficile pour moi, car si le fil narratif est un enchaînement d'événements jaillis les uns des autres, l'essai est une gerbe d'idées, de sentiments, de reculs et de regards jaillis du tréfonds de l'être, logique qu'il m'est beaucoup plus difficile de cerner si je veux établir en français un texte sous-tendu par la même structure que le texte espagnol.

15 janvier

Je rêve parfois d'avoir cette écriture méticuleuse, qui défie le temps et l'impatience, s'arrête aux détails, méthodiquement, respectant leur dimension lente, cette progression qui conduit d'une chose à l'autre et qui donne le suspense au regard (le mot devient caresse, commande impérieusement au regard de la mémoire de s'attarder sur ce qui s'écrit sous ses yeux, c'est le moment où écriture et sensualité sont le plus proches).

16 janvier

En commençant de traduire ce livre, *Nubosidad variable (Passages nuageux)*, de Carmen Martín Gaité, il s'est passé un phénomène étrange, une sorte de contamination. La démangeaison m'a pris au bout de quelques jours de laisser courir ma plume en parallèle, tenir compagnie au texte d'origine et à mon premier jet. Les écritures caracolent sur le même sentier.

19 janvier

J'ai commencé un cahier dans lequel je colle des coupures de journaux, des photos de mes filles, des traces de mon séjour ici. Nous sommes venus en famille passer une partie de l'hiver près de Murcie, au bord de la mer. Un appartement prêté par des amis, à vingt mètres de la plage. Quand on traduit, il suffit du livre à traduire et d'une machine. Pour le dictionnaire, choisir le pays en fonction de la langue traduite : cela fait un environnement de trente ou quarante millions de dictionnaires... Je disais donc qu'à côté de ce vagabondage des mots, j'ai inauguré un vagabondage des pages. Une feuille de papier favorise cette possibilité d'écrire un mot, de laisser le stylo à mi-course et de relever la tête, de regarder la mer, de baisser les yeux de nouveau et de voir son silence inscrit concrètement sur la page par ce mot laissé en suspens. Certes, dans l'ordinateur, il n'y a pas ce recul de l'écriture, ces allers et retours, tout est toujours parfait, pétri d'esthétique léchée, finie, même les fautes, les horreurs, la machine homogénéise tout, il faut le savoir, et ne pas regarder un brouillon avec l'admiration éperdue de quelqu'un qui croit avoir pondu un chef-d'œuvre simplement parce qu'il a tapé sur un clavier pendant un quart d'heure sans s'arrêter. Miracle de l'inspiration, non, bêtise de la technique qui fait oublier que la machine est un intermédiaire. Voilà, c'était une petite colère gentille vis-à-vis de la machine avec qui je cohabite huit heures par jour.

Je dois rendre dans deux jours les corrections de deux manuscrits pour Flammarion, *La chambre du fond* et *Les petites heures*, qui ne me sont toujours pas arrivés. Il faut reconnaître que La Manga del Mar Menor, au mois de janvier, ressemble à un désert inaccessible à toute manifestation de la civilisation... En tout cas, je crains fort que l'édition se passe de la relecture du modeste traducteur. Tant pis. Le sort du monde n'en sera pas changé, ni le chiffre des ventes de ces deux jolis petits livres.

21 janvier

Les deux manuscrits sont enfin arrivés. Hier. Toute la journée et une partie de la nuit pour les revoir chacun d'une traite et dans leur globalité. *La chambre du fond* me paraît contenir des passages sublimes. Le secret de ce texte est dans un paragraphe où Carmen Martín Gaité dit en gros, je voudrais écrire comme on parle. Et le goût de l'auteur est là, dans le travail profond pour redonner au texte écrit la saveur de l'oreille. *Les petites heures* est un autre parti pris d'écriture. Luis Mateo Díez veut prouver que ce qu'il écrit est écrit, il y a moins de travail en direction de la simplicité, parfois une certaine complaisance au baroque, et son talent réside dans la photo des personnages à travers leurs dialogues.

Pourquoi toujours cette impossibilité à se séparer définitivement du texte d'origine dans les traductions ? Car, en définitive, le seul problème de la traduction est d'arriver enfin à oublier la tyrannie du texte-source. Dans les traductions que j'ai relues ce matin, il y avait : « Le corps l'exige », sans doute pour « *Lo pide el cuerpo* ». J'ai vécu ces sorties entre amis, où l'un d'eux soudain, comme illuminé d'une idée que d'ailleurs tout le monde a en tête, mais qu'importe, c'est le jeu, s'écrie « si nous allions boire un coup », et à titre subsidiaire pour expliquer les dessous de cette idée époustouflante, ce « *Lo pide el cuerpo* » (le corps le demande) qui est tellement lié à un contexte qu'il n'a plus de saveur hors de cet arrière-plan de noceur – même en tout bien tout honneur. Cela confirme une autre idée qui se fraie difficilement un chemin dans ma tête : mieux on connaît une langue par son expérience et sa pratique quotidienne, et plus il devient difficile de la traduire. Quand je vois le mot *café* en espagnol, il ne recouvre plus du tout dans mon esprit la même chose que ce mot en français, pourtant identique (le café est toujours plus amer, souvent pris avec du lait, d'un dosage très précis, correspondant chaque fois à une expérience différente, et quel mal, pour avoir, dans la péninsule, du lait chaud dans le café, pour ne pas boire un glaçon !) ! Et je choisis à dessein le terme le plus facile à traduire.

22 janvier

Ça y est, fin des corrections pour *Les petites heures* et *La chambre du fond*. Ces textes vont désormais vivre leur vie.

25 janvier

J'en suis aux trois-quarts de *Nubosidad variable* ; l'écriture est calculée de façon à donner l'illusion parfaite de la langue de tous les jours, à renvoyer en écho l'impression du vécu avec un ami, un voisin, soi-même, sans qu'il y ait médiation du fallacieux de l'écriture. Mais le roman est aussi autre chose, il est une manipulation complexe du temps ; ainsi la façon de raconter la rencontre entre Sofia et Guillermo s'étale sur plusieurs lettres, nullement chronologiques ; ce qui est chronologique, c'est l'intensité qui lie le récit à son protagoniste, le degré de sentiment, d'écorchure qu'il représente. C'est aussi une entreprise de sauvetage du quotidien, soigneuse et systématique. L'imaginaire est dans la contemplation du détail. J'aime beaucoup ces regards d'éternité, nous avons tous engrangé dans notre mémoire ces trésors de rencontres d'exception.

27 janvier

Nous partons demain à Murcie, pour rencontrer Gonzalo Torrente Ballester qui vient donner une conférence sur je ne sais quoi mais qui vient,

c'est l'essentiel et le miracle, il y avait si longtemps que j'avais envie de le revoir, et nous tous avec, ce sera bref mais super-sympa.

J'arrive vers l'autre rive de *Nubosidad variable* (première version), toujours pas lassé, au contraire, ça y est, je crois que j'ai saisi le *pouls*, il ne reste que des problèmes techniques à résoudre, compréhension de mots ou d'expressions, registres à déterminer. Ces lettres de ces deux femmes qui s'isolent dans la « littérature », qui s'immergent dans l'écriture, selon leur propre expression, pour retrouver le temps et la réalité, sont tendues par le fil de la recherche de la vérité : comment lutter contre le mensonge qui vous ronge comme un cancer.

## 2 février

*Nubosidad variable* tire à sa fin, pour le premier jet. Quel travail il me reste ensuite pour donner le fluide à ce mot à mot pâteux. Je me demande parfois si j'y arriverai. Il faudra bien, mais cela me prendra sans doute beaucoup plus de temps que prévu. Dès que j'ai fini, je mets aussi la dernière main à son conte, *Le château aux trois murailles*.

## 3 février

Pourquoi écrit-on ? Question simple ou complexe, c'est selon. Carmen y répond au passage : « Je ne peux attendre davantage, j'ai besoin de me débarrasser de tous ces petits cahiers, de les porter à Mariana, parce qu'écrire est un prétexte pour la revoir, je veux voir tout de suite, demain sans faute si c'était possible, mon amie Mariana León Jimeno. » (*Nubosidad variable*, p. 366)

On écrit pour un ou plusieurs lecteurs. Cela va de la lettre, pour un lecteur précis et profilé, au roman dont la cour de lecteurs est plus confuse, en passant par le philosophe dont le lectorat est sidéral, sans doute. Il faudrait décrire tous les lecteurs possibles, choisir dans ce catalogue, puis se mettre à écrire. Mais là encore, on n'aurait toujours pas dit pourquoi écrire !

## 4 février

Il y a quelques heures, j'ai fini la première version de *Nubosidad variable*. Je ne cesse de me demander, à part l'univers romanesque créé par l'auteur, quel est le moteur profond qui l'a tourné vers ce sujet, ces caractères ; l'une des protagonistes se réconcilie avec elle-même quand elle retrouve sa fille, débarrassée (la mère) de ses miasmes de vie ; et je me demande si Carmen n'écrit pas ce qu'elle n'a pas vécu ou au moins ne peut plus vivre. Cela d'ailleurs ne me regarde pas, mais je ne peux m'empêcher de sentir une blessure profonde, qui n'est supportable que parce qu'elle a engendré la création, comme ces deux femmes finissent par pouvoir enfin se

regarder en face grâce à l'écriture qui les pousse vers l'aveu qu'elles sont humaines et qu'elles abdiquent tout amour-propre pour laisser place à l'amour.

5 février

Une lettre de Carmen, adorable et très émue de la mienne, peu habituée à voir des traducteurs qui soient en même temps hommes ! qui cherchent derrière les mots inlassablement les êtres. Et ses lettres sont comme ses livres, comme *Nubosidad variable* ; elle plante d'abord le cadre, dans un respect infini d'elle-même et de son destinataire, « Cher claud, je passe le week-end dans la Sierra de Madrid, dans la maison que j'ai ici avec ma sœur, sur un terrain que mon père avait acheté en 1960. C'est une très belle journée, ensoleillée, et j'ai apporté quelques papiers à relire... » Cela me rappelle les lettres de Sofía et de Mariana, et la règle d'or de Sofía : ne rien raturer, ne rien jeter, et toujours commencer par planter le cadre où l'on écrit, décrire la scène. Il y a beaucoup de Sofía dans Carmen, et ce regard en vrille de Mariana, cette tentative de tout creuser et tout comprendre, c'est l'autre versant de la même nature, le nœud du conflit.

Elle dit quelque chose qui m'émeut aussi beaucoup, parce que c'est l'écho d'une réflexion que je viens de me faire : « Ce dont je me réjouis le plus, naturellement, c'est que le livre te plaise et t'incite à noter des choses, c'est la preuve qu'il est vivant. » Et quand j'ai fini de le traduire, je me suis arrêté d'écrire, de penser, d'agir, je ne sais, pendant un bon moment, devant mon écran, me disant : et maintenant que c'est fini, Sofía et Mariana, que vont-elles devenir ? Sont-elles mortes ? Retombées dans l'inexistence ? Ou bien continuent-elles inlassablement de revoir leurs notes ensemble sur la terrasse de cette guinguette, malgré les intempéries ? Sont-elles figées pour l'éternité dans cette image, ou vont-elles retourner à Madrid, dans le train-train et l'animation de tous les jours, la séparation avec le mari, le travail avec les malades, ou bien n'était-ce qu'une fiction sans lendemain ? Mais je suis le lendemain. Je suis porté et je porte ces personnages trop charnels pour être irréels. Pourtant il est bien peu question de chair dans ce livre.

7 février

Fil. Tout est question de fil : la première phrase, les premiers mots, sont l'extrémité de l'écheveau par lequel miraculeusement tout va se dévider. J'imagine volontiers qu'un essai, un écrit philosophique, sont une somme de phrases dont chacune représente une conquête de la pensée, du raisonnement, victoires de l'« intelligence », alors que dans la fiction, c'est l'abandon de toute « intelligence », de toute crispation sur l'activité rationnelle, qui libère les vannes de l'imaginaire et qui fait que dans le

premier membre de phrase qu'on croit avoir trouvé se trouve contenu tout l'univers qu'on n'a pas encore écrit ni décrit, mais qui pour cette raison même est déjà explicite dans cette amorce de fiction. Je conçois difficilement un écrivain cherchant la « suite » d'une histoire. La seule chose qu'il cherche, c'est le mot qui va suivre, le choisir pour qu'il ne heurte pas le précédent, pour qu'il soit assorti. Le son, la musique, les harmoniques, mais l'histoire proprement dite, il la découvre bien souvent en même temps que le lecteur. Beaucoup d'écrivains déjà m'ont décrit ce phénomène. Ce que ne sait pas le lecteur, l'auteur ne le sait pas davantage.

Je ressens cela tous les jours quand je dois aller raconter l'histoire à mes filles. Je choisis un mot – si le choix est bon, l'histoire se construit, sinon la fiction ne décolle pas et je promène mes petites auditrices dans des décors sans vie, avec des personnages de convenance.

9 février

J'ai fini de revoir *El caminero*, de Pilar Mateos. Ma traduction resserre le texte, j'élague parfois, ce n'est pas une censure, ni une critique de l'auteur, mais j'ai l'impression que c'est une tendance de l'écriture espagnole de mettre trois mots où nous en mettons un seul, et pourtant, une traduction française est plus longue que l'original ; l'espagnol est donc *mathématique-ment* plus concis que le français ! Bref, *El caminero* fera un bon texte français, le problème est le titre. *Le cantonnier* est horrible. Le moins mauvais que j'aie trouvé, c'est *La fille de l'ingénieur*. Je demanderai à Pilar ce qu'elle en pense, mais j'aurais bien voulu quelque chose qui fasse allusion aux chemins de lumière sans tomber dans le faussement lyrique.

10 février

C'est incroyable, angoissant parfois, cette stérilité qui se réduit à une simple envie, celle d'écrire, sans autre objectif que celui de voir des mots défiler sous la plume, pour le seul plaisir, sans avoir rien à dire, rien à écrire. Je suis sûr qu'être écrivain, ce n'est pas cela, ce n'est pas une envie, c'est l'inverse, une respiration, ou une poussée de fièvre qui prend quand on ne s'y attend pas. J'ai dans la mémoire certains entretiens : Pilar Mateos, par exemple, qui n'écrit pas en ce moment, et n'en éprouve ni remords ni angoisse. Je n'ai jamais vu Gonzalo Torrente Ballester, Antonio Muñoz Molina ou Vicente Molina Foix pris par l'angoisse de la page blanche. Suis-je un prétentieux qui voudrait se hisser (j'écris hisser par l'image d'effort que cela représente, pas parce que j'introduis une hiérarchie de valeur entre l'état d'écrivain et de non-écrivain) au rang d'écrivain et qui n'en est pas un ? Il est vrai que chacun d'eux, autant que je sache, dispose de son temps, pleinement. Pourtant, quelle importance ? Qu'est-ce qui m'empêche d'écrire

*contre* le temps ? Ne pas chercher des excuses où il n'y a que des circonstances. Chacun des auteurs que je connais écrit forcément *contre* quelque chose, sinon à quoi se froterait le silex pour que jaillisse l'étincelle ?

11 février

J'ai fini aussi *El castillo de las tres murallas*, de Carmen ; je ferai une dernière lecture sur papier en rentrant, en même temps que *El caminero*, et je suis maintenant un peu perplexe sur la suite de ce que je vais faire, d'ici la fin de notre séjour ici.

12 février

Et voilà, tout était prêt, j'avais le temps devant moi, mais au dernier moment, rien, le trou noir, toujours le blanc, le noir, bref l'uni, pas de relief. Il n'empêche que j'ai résolu très bien le tout en m'attaquant rien moins qu'à la relecture du *Royaume des voix*, d'Antonio Muñoz Molina, presque mille pages pour faire bonne mesure et ne pas risquer de rester sans rien à faire ! Mais je ne perds rien pour attendre, et je me retrouverai au tournant dans pas longtemps !

18 février

Départ de La Manga demain, avec retour par Bellus, puis Barcelone pendant une petite semaine avant de retrouver la France et ses Français. Quel plaisir rien que d'y penser. Mon bilan ici est positif, comme on dit bêtement, et pas bêtement, je suis content de ce que j'ai fait : une première version de *Nubosidad variable*, et je verrai à Barcelone une bonne part des problèmes rencontrés à cette occasion, j'aurai donc peu de soucis au moment de la mise en français définitive ; la mise au point du *Castillo de las tres murallas* et du *Caminero*, pour lesquels une dernière lecture sur tirage est évidemment nécessaire. Ainsi, je pourrai envoyer le tout et demander ensuite rendez-vous aux éditeurs de littérature-jeunesse pour une éventuelle percée dans ce secteur.